

La justification vivante du métier de soldat

Hélie de Saint Marc, putschiste contre de Gaulle, présente ses mémoires

Hélie de Saint Marc: Asche und Glut. Erinnerungen. Résistance und KZ Buchenwald. Fallschirmjäger der Fremdenlegion. Indochina- und Algerienkrieg. Putsch gegen de Gaulle.

[Hélie de Saint Marc: Braise et cendre. Mémoires. Résistance et camp de concentration de Buchenwald. Parachutiste de la Légion étrangère. Guerres d'Indochine et d'Algérie. Putsch contre de Gaulle.]

Traduit du français et commenté par Wolf Albes. Editions Atlantis, Friedberg (Bavière) 1998. 282 pages, DM 39,-

Le 21 avril 1961, le Commandant Hélie Denoix de Saint Marc participe au putsch contre le Général de Gaulle. Commandant en second du 1^{er} Régiment étranger de parachutistes, il occupe la ville d'Alger avec ses troupes d'élite. Le commandant général des forces armées en Algérie est arrêté par les putschistes. Un petit groupe de généraux mécontents prend le pouvoir. Ils veulent corriger la politique algérienne de De Gaulle. Mais la révolte échoue. Saint Marc se livre à la justice. Sa brillante carrière militaire se termine d'une façon abrupte.

Dans ses souvenirs, le rebelle justifie son acte. Dans la traduction allemande, ses mémoires portent le titre « Cendre et braise » (*Asche und Glut*). Ce regard en arrière est le récit original du dernier combat de l'armée pour l'Afrique du Nord. Saint Marc décrit un sort individuel, c'est-à-dire le sien, et l'interprète comme le reflet de toute une époque. La perte des départements algériens signifie pour lui une catastrophe tant stratégique qu'humaine. Cependant il vit le naufrage de l'ancien empire colonial

comme une aventure personnelle passionnante. Cette attitude lui permet de présenter bien des considérations pleines de sensibilité et des interprétations originales et hardies. Ceci n'altère pas la valeur de son jugement en tant que spécialiste des affaires militaires.

Ainsi, son livre n'est pas un récit de guerre classique. Pourtant la guerre est toujours présente. Dans ce sens, *Asche und Glut* ressemble aux récits des voyages et des expériences guerrières du jeune Hellmuth von Moltke. Lors de son premier commandement étranger

en Turquie (1835-1839), le futur Maréchal prussien avait écrit de nombreuses lettres qui, plus tard, furent réunies en un journal de marche où des actions expéditionnaires alternent avec une description sensible des paysages. Le bruit des batailles et la visite de monuments historiques n'y manquent pas non plus. Saint Marc nous présente sa vie de soldat aussi mouvementée et variée que Moltke. Le troupier et le *miles literatus* parlent à tour de rôle.

Un long apprentissage militaire et politique précède la révolte contre le mythe gaullois. Ce n'est que peu à peu que Saint Marc dérive vers la désobéissance. Et on ne le comprend que si on reconnaît en lui le produit d'une « certaine caste d'officier »: Hélie Denoix de Saint Marc est parachutiste, un *para*,

et était officier de formation dans la Légion étrangère. Il fait donc lui-même partie d'un mythe. Les *paras-légion* avaient une réputation légendaire dans les forces armées françaises. Ils furent admirés, craints et envieux car ils formaient à la fois des commandos de la mort



Hélie de Saint Marc en 1970

Photo Roger-Viollet

qui se sacrifiaient et des soudards qui torturaient. Ils mouraient sans hésitation et ils tuaient sans scrupules. Mais dans leurs rangs des autodidactes pleins d'esprit et des fonceurs érudits ont combattu. « La Légion parle allemand », disait-on à l'époque. En effet, soixante pour cent de leurs membres étaient des Allemands. Quand, en 1954, la République fédérale d'Allemagne gagna la coupe mondiale du football, la Légion fit de ce jour un jour de fête. Les officiers français les dispensèrent du service afin de leur permettre de chanter et de fêter dans les rues de Saigon. Saint Marc a passé toute sa vie de soldat dans cet ordre militaire. Il n'était que trop logique que de Gaulle ait voulu dissoudre ces unités d'élite après le putsch d'Alger.

A l'âge de dix-neuf ans Saint Marc avait été arrêté par la Gestapo. Le jeune combattant de la Résistance avait essayé de franchir la frontière espagnole afin de s'enfuir en Afrique, où il comptait joindre les « Français libres ». Il passa deux ans dans le camp de concentration de Buchenwald. Après sa libération il devient aspirant (élève officier) à l'Ecole militaire de Saint-Cyr-Coëtquidan. En tant que lieutenant il se porte volontaire pour partir en Indochine. Il y restera six années. L'Extrême-Orient le fascine. Il aime les Vietnamiens. Il visite souvent la vieille cité impériale de Hué et se rend fréquemment à Hanoi, ville à moitié française. Partout il noue des contacts avec les intellectuels du pays. Mais il n'est pas encore assez sage pour prendre au sérieux les conseils et les avertissements des « indigènes », qui prédisaient la défaite française.

Effectivement, les forces armées se sont retranchées dans les zones stratégiques. L'Indochine est devenue un grand champ parsemé de bunkers. Le jour, les Français contrôlent la région. La nuit appartient au Vietminh communiste. Une seule unité est toujours en mouvement: les régiments parachutistes de la Légion. Ils se battent sur tous les fronts. Ils ne savaient pas que la suite des batailles en Indochine n'était qu'une préparation à la bataille d'Algérie.

En principe, écrit Saint Marc, l'alliance des parachutistes et des légionnaires était contre nature. Les paras sont des unités de combat rapides et virevoltants. Ils se servent du ciel en tant que troisième dimension pour être encore plus mobiles. Les légionnaires, par contre, défendent avec acharnement le terrain dont ils ne doivent pas céder un pouce. En Indochine, des officiers intelligents ont marié ces deux contraires tout en créant une nouvelle troupe de combat. Elle n'a été vaincue qu'une seule fois par l'ennemi communiste: à Diên Biên Phu. Et l'Indochine française fut perdue.

Lors du retour du corps expéditionnaire vaincu, Saint Marc fit le bilan. Il était négatif. La patrie ne s'est pas vraiment intéressée à ce combat en Extrême-Orient. Les hommes politiques voulaient se débarrasser du fardeau de l'Indochine. La corruption régnait dans l'administration. Et les généraux ne se montraient pas

toujours très habiles. Mais ce qui tracassait la troupe, c'était l'impression que tous les sacrifices avaient été vains. La France avait perdu son prestige et sa renommée. On avait dû abandonner tant de Vietnamiens qui avaient eu confiance en l'armée. Ils étaient livrés sans défense à la vengeance des nationalistes communistes.

Saint Marc savait que lui et son régiment allaient combattre en Algérie. Et cette fois-ci il voulait tout faire pour que le chaos de l'Indochine ne se reproduise. Mais en Algérie, une grande partie de l'armée s'enlisa. Les journalistes prestigieux Merry et Serge Bromberger critiquèrent cette guerre absurde. Selon eux, le jour, 400 000 soldats se vautreraient dans des bunkers, des fortifications, des zones protégées et des bâtiments armés de l'état-major. Ils contrôlèrent tant bien que mal les fellaghas rebelles du haut de leurs positions sûres. La nuit pourtant, l'armée dormait en paix. « Seuls 30 000 hommes des troupes d'élite chassaient sans arrêt la prétendue Armée de libération nationale. » Chaque mois, 800 Français et des dizaines de milliers d'Algériens payèrent cette guerre de leur vie.

Les unités expérimentées de Saint Marc s'habituaient rapidement aux besoins spécifiques de la guerre en Algérie. L'agitation régna à nouveau dans les unités de combat. C'était l'alerte permanente. Les troupes cherchaient l'affrontement avec l'ennemi sur la côte. Elles poursuivaient les fellaghas dans la montagne. Les *para-légion* nettoyaient les caches du FLN en Kabylie et pénétraient dans le désert. Bientôt le nom de Saint Marc fut connu parmi la troupe et la population. Jacques Fauvet et Jean Planchais, deux rédacteurs du *Monde*, le considérèrent comme l'un des officiers les plus vaillants: « Saint Marc est la justification vivante du métier de soldat. »

Le général Massu l'incorpora temporairement dans l'état-major de sa division. Pendant la Bataille d'Alger, Saint Marc dirigea et coordonna les relations publiques. Comme officier de presse il gagna la confiance des médias par sa sincérité impressionnante. Il rejetait la torture mais, en sa qualité de soldat, il ne fit jamais de reproches à personne. Sa mission était simple, dit-il: servir.

Les événements politiques ne l'intéressaient que dans la mesure où ceux-ci avaient un impact immédiat sur la guerre. Après son retour au combat une décision importante d'ordre politico-militaire fut prise. Un nouveau commandant en chef pour l'Algérie, le général Challe, fut nommé par le gouvernement à Paris. Il sembla à Saint Marc que celui-ci ferait basculer la situation et remporterait la victoire dans cette « guerre de Cent Ans en Algérie ». Challe, un chef militaire promis à une carrière militaire brillante, était doté d'une aura formidable et était inspiré d'idées nouvelles. Désormais la guerre devint une guerre de mouvement et d'agilité permanente. Il était hors question pour Saint Marc d'accepter l'offre du « nouveau » et de faire par-

tie de l'état-major dans le groupe d'opération. Saint Marc devint « Challiste », et ceci transforma profondément sa vie. Plus tard, fidèle à son chef vénéré et convaincu que celui-ci aurait mené l'armée à la victoire, le Commandant Hélié de Saint Marc n'hésita pas à soutenir Challe dans le putsch contre de Gaulle.

Quant à cette décision, Saint Marc écrit: « Mon engagement dans le putsch n'a pas de sens en soi. » Là il reste en deçà de la vérité. Certes, Saint Marc n'a pas été un Stauffenberg. Mais il a donné une base militaire aux insurgés qui leur a permis d'agir et de traiter. De plus, il a soutenu la rébellion en mettant son nom prestigieux au service de leur cause.

La révolte était mal préparée. Et Challe s'était trompé quant au succès possible. Il s'attendait à ce que l'armée fasse bloc derrière lui. Mais Saint Marc savait que ce n'était pas le cas. Challe avait perdu le contact avec les troupes, parce que de Gaulle l'avait fait muter à Fontainebleau où il était devenu commandant en chef des forces centre-Europe. Saint Marc, par contre, vivait au sein de l'armée. Il était parfaitement au courant des tendances dans les forces armées, et apprenait également tout ce que les experts, parfaitement au courant des nominations, divulguaient en secret. L'antigaullisme n'avait cessé de croître depuis qu'il était devenu clair que le chef de l'État envisageait de concéder l'indépendance à l'Algérie. Dans le ministère de la défense à Paris, des centaines de postes furent remaniés. Les initiés avaient pris note des enquêtes entreprises par Jules Roy, un ami de Camus.

Roy, ancien officier et Pied-Noir, avait sondé sys-

tématiquement l'opinion de tout le corps des officiers sur la guerre. Les jeunes officiers de réserve dont plusieurs milliers servaient en Algérie, avaient déclaré qu'ils désiraient la paix. Un groupe de capitaines actifs par contre s'expliquait leur ardeur à continuer la guerre. Ils espéraient obtenir un avancement. Pour d'autres l'abandon de l'Algérie était une honte puisque la France était une puissance mondiale. Des colonels et des généraux pensaient à leur retraite. Mais ils se disaient républicains et n'aimaient pas les gaullistes. Jules Roy put constater que l'armée n'était pas unanime dans cette affaire.

Cela devait amener un officier lucide et raisonnable tel que Saint Marc à la conclusion qu'on ne pouvait pas faire un putsch contre de Gaulle avec une armée pareille. Qu'il l'ait quand même organisé s'explique par son expérience en Indochine. Là-bas, il avait été blessé dans son honneur parce que la France n'avait pas pu tenir ses promesses. Par défi il avait pris le parti de la désobéissance lorsque le deuxième acte de la tragédie s'était déroulé de la même manière en Algérie. La cour martiale le condamna à dix ans de prison dont il en purgea six. Gracié, ce commandant hors service reçut la croix de la Légion d'honneur. Un destin extraordinaire. Et un soldat extraordinaire. Quarante ans après avoir lancé son défi à de Gaulle, Hélié de Saint Marc écrit: « Le taoïsme dit: Pratique l'honneur et ne te retourne jamais. Je ne me suis jamais retourné sur le putsch. »

ADELBERT WEINSTEIN